

Une île

Jeanne Des Serres

Number 50, Fall 1998

Témoins d'une terre vivante

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5518ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Des Serres, J. (1998). Une île. *Brèves littéraires*, (50), 71–74.

JEANNE DE SERRES

Une île

Ils parleront de Manhattan écrasée de gratte-ciel, de Hokkaido grouillante comme une fourmilière, de la Corse, des Comores, des îles grecques ou de l'île de Ré; sans doute ne diront-ils rien des Marquises. Et ils ignoreront tout d'une poignée d'îles perdues dans la vie sauvage, au milieu des eaux envahissantes du Baskatong.

Parmi elles, anonyme et solitaire, je m'ancre de toutes mes racines dans les profondeurs sombres, mystérieuses, et j'éclos, éblouie de lumière. Je suis de terre et d'eau, de neige et de glace, de fleurs et de forêts.

Entre les branches des arbres, comme à une fenêtre ouverte sur des pans de ciel nu, j'épie avec une pointe d'envie le vol rectiligne des malards, les coups de ciseaux agiles des hirondelles, l'exode bruyant des oies sauvages et autres voyageurs sans allégeance que l'espace n'effraie pas.

Je vis de silence et de solitude et ne fais point signe à ceux qui envahissent ces lieux, naviguant dans la démente du bruit. Point de signe pour eux. Je me voile de brume. Ils passent et ne me voient pas. Ils passent et se précipitent à la conquête des eaux tranquilles que

leur embarcation déchire; ils traquent, insatiables, toute vie qui ondule dans la mouvance de l'onde et qu'un leurre éblouit.

Je m'entoure de silence et prie le ciel qu'ils fassent leurs agapes en d'autres lieux et dénombrent ailleurs les truites vives arrachées aux profondeurs.

Si un jour le hasard et vos errances vous conduisent jusqu'ici, ne touchez pas à mes matins de rosée et de brume. Il me faut du temps, beaucoup de temps, pour sortir des torpeurs de la nuit. Autant de temps qu'il en faut à l'aurore pour denteler le ciel et au soleil pour poindre au sommet noir de la montagne.

Ne touchez pas à mes matins de rêverie. Il en faut des heures pour ancrer une île sur ses eaux mouvantes et renouer les amarres de quelques certitudes. Ne touchez pas à mes matins alanguis d'avoir à retracer pour un autre jour la route de vivre.

Que se taise le trémolo des huards errant dans les vapeurs d'eau calme. Que s'endorment les oiseaux nocturnes et ne s'éveillent pas encore les autres qui attendent le signal du concert. Que se prolongent *l'heure bleue* et le souffle, et l'envol léger des esprits qui hantent les nuits, peuplent les rêves et se bonifient dans la lumière.

Quand éclatera le plein chant du jour et que brûlera le soleil à son zénith, je m'ouvrirai comme coquillage et

boirai ses rayons. Tout ce qui respire fera le plein de lumière vive.

Aux jours d'orage, quand la fureur du vent succédera à l'immobilité de l'attente, secouant les branches et effrayant les oiseaux, la pluie rendra à toute verdure sa beauté première. Une île perdue au milieu des flots ne craint pas la tempête. Combien d'autres feront rage d'ici l'ultime qui la renverra aux profondeurs de ses origines. Ne lui faut-il pas encore du temps, beaucoup de temps, pour contempler la magnificence des saisons et boire la vie qui passe ?

À l'approche de la nuit, dans la paix retrouvée, que se dessine une fois encore le paysage inversé, plongeant vers l'abîme dans la parfaite immobilité du miroir des eaux. Un frisson le trouble à peine au jaillissement d'un poisson en quête d'insectes ou au passage d'une brise venue de nulle part, s'évanouissant l'instant d'après à bout de souffle.

Quand s'estompe le rivage et que l'ombre apaisante efface les contours, s'ouvre alors le grand livre des songes : un jour, peut-être, quelqu'un viendra qui choisira de vivre ici, d'y bâtir maison à cent fenêtres sur l'immensité du ciel et des eaux; quelqu'un qui ne craint ni le silence de l'île ni sa solitude aux limites si précises qu'on ne peut les franchir par inadvertance. Des limites de terre et d'eau, au contour qui n'admet pas l'intrusion et ne connaît de vérité que le temps qui passe. Zone interdite aux paroles vaines, rires factices, galas de l'inutile. Quelqu'un qui abandonne le

harnachement stérile des jours et des heures pour tendre une coupe vide à la plénitude de l'instant. Quelqu'un qui ne refuse ni la soif ni la faim, ni le rire ni les larmes. Quelqu'un qui ouvre grand les yeux sur la splendeur du monde.

Quand le regard libéré porte ainsi très loin sur l'infini, alors seulement l'esprit voyage avec la liberté de l'oiseau.